

# TABLE DES MATIÈRES

(Janvier-Juin 1913)

|                       |                                                                                              |         |
|-----------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Roger AUDOUIN.....    | LES ROMANS :                                                                                 |         |
| —                     | <i>Son printemps</i> , par Rachilde.....                                                     | 75      |
| —                     | <i>C'étaient deux petites filles</i> , par Annie de Pène.....                                | 78      |
| —                     | <i>L'Ordination</i> , par Julien Benda.....                                                  | 210     |
| —                     | <i>Le Maître des Foules</i> , par Louis Delzons.....                                         | 376     |
| —                     | <i>Le Frélon</i> , par Paul Lacour.....                                                      | 496     |
| —                     | <i>La tragédie de Ravaillac</i> , par J. et J. Tharaud.....                                  | 601     |
| —                     | Parmi les Livres :                                                                           |         |
| —                     | <i>Cauët</i> , par Michel Yell.....                                                          | 405     |
| —                     | <i>En flânant : Touraine, Anjou et Maine</i> , par André Hallays.....                        | 406     |
| —                     | <i>A la manière de...</i> par P. Rebourx et Ch. Müller.....                                  | 407     |
| —                     | <i>Péchés Primitifs</i> , par L. Mæterlinck..                                                | 506     |
| —                     | <i>Eugène Pelletan</i> , par E. Petit.....                                                   | 614     |
| —                     | LE MOUVEMENT DES IDÉES : 310, 410, 507,                                                      | 616     |
| —                     | CHRONIQUE DRAMATIQUE : <i>Sylla</i> , par Alfred Mortier.....                                | 317     |
| —                     | NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : <i>Trois quarts de lycéennes</i> , par J. Letty.....                | février |
| AUREL.....            | POUR ELLES.....                                                                              | 551     |
| Albert de BERSAUCOURT | THOMAS BRAUN.....                                                                            | 233     |
| —                     | L'AUTRE LOUISE COLET (1).....                                                                | 569     |
| —                     | CRITIQUE ET LITTÉRATURE :                                                                    |         |
| —                     | <i>Millevoys</i> .....                                                                       | 383     |
| —                     | <i>Les tendances présentes de la littérature française</i> , par J. Müller et G. Picard..... | 499     |
| —                     | <i>Le mouvement littéraire belge d'expression française</i> , par A. Heumann...              | 502     |

## L'autre Louise Colet

---

Une femme a publié plus de cinquante volumes. Elle a connu la gloire, les hommages, les succès et les triomphes de toutes sortes; elle a été l'amie et la confidente de Madame Récamier; elle a approché les hommes les plus célèbres de son temps et quelques-uns l'ont aimée; Victor Hugo, Chateaubriand et Béranger l'honoraient de leurs louanges; l'Académie a couronné ses poèmes; les meilleures revues, les grands journaux inséraient ses articles; ses pièces étaient jouées sur des scènes célèbres; elle inspirait de telles admirations qu'un honnête pharmacien, dans son enthousiasme, faisait imprimer un vélin et relier en maroquin rouge une royale édition tirée à vingt-cinq exemplaires des œuvres de son auteur favori! Or, cette femme n'a laissé aucune réputation littéraire, et on lui refuse, aujourd'hui, le moindre talent. En outre, elle est devenue grotesque à souhait et il ne semble pas possible de parler d'elle sans l'injurier ou la bafouer. Quelle étrange aventure! Louise Colet est donc bien coupable, ses torts sont donc bien graves, que les critiques la malmènent si rudement? Elle est, en effet, fort coupable, et ses torts sont très graves. Louise Colet fut belle et de mœurs faciles. L'on nous assure, d'autre part, qu'elle a martyrisé Victor Cousin, Flaubert et Alfred

Ouvrages consultés : Flaubert, *Correspondance*. — Louise Colét, *Poésies complètes*. — Léon Séché, *Alfred de Musset*, T. II. — J. de Mestral-Combremond, *La belle Madame Colet*. — *Dix ans chez Alfred de Musset*, par Mme Martellet. — *Eux*, drame contemporain en un acte et en prose par Moi. — René Dumesnil, Flaubert, son hérité, son milieu, sa méthode.

de Musset, ses amants. Les romans qu'elle a vécus ne sont pas meilleurs que ceux qu'elle a écrits, paraît-il, à cause de son orgueil insupportable, de son ambition démesurée et de son humeur acariâtre. Je demande la permission de ne pas attaquer une fois de plus Louise Colet, de rester impartial en relatant ses aventures, et de lui découvrir un peu de mérite littéraire, pas beaucoup, mais enfin un peu.

En 1830, Louise Révoil était une petite provinciale qui s'ennuyait beaucoup à Aix, et que tourmentaient des aspirations poétiques, absolument incomprises de ses parents, bourgeois paisibles. La petite provinciale avait une dot médiocre et risquait de ne pas se marier. Pour oublier les tristesses de sa vie, tromper la longueur des jours et calmer la fièvre de son désir de tendresse, elle rimait avec persévérance. Ne me prêtez aucune intention de raillerie. Je pense à celles-là, à toutes celles-là qui sont pauvres, et frémissent, et se désespèrent, et se consomment en l'attente d'un amour qu'elles ne connaîtront jamais. J'entends les cris et les appels sans réponse, je sens les vains élans, les inutiles ferveurs et les langueurs anxieuses, je vois ces larmes, je sais ces drames dont les calmes demeures, dans les calmes rues, gardent le poignant, l'affreux secret. Combien sont-elles qui ne sauront de l'amour que le tourment de l'avoir souhaité et qui sont mortes de leur pathétique lutte bien avant de mourir ! Louise Révoil eut de la chance. Vint Hippolyte Colet, professeur d'harmonie au Conservatoire, qui épousa la jeune fille et l'emmena à Paris. Paris, c'était la publication du premier volume de vers, la fortune, la gloire peut-être !... Un jour, la charmante

Madame Colet se présenta chez Chateaubriand. En vérité, elle était charmante. Ses « anglaises » encadraient, de cheveux blonds, un ovale très pur. Le front haut et les grands yeux rayonnaient d'intelligence. La bouche était sensuelle et le buste ferme et plein. Chateaubriand loua le recueil que lui soumettait sa visiteuse, et il parut, sans succès, du reste. Mais l'Académie française ayant mis au concours, pour sujet de son prix de poésie, le Musée de Versailles, l'œuvre de Louise Colet fut couronnée, et, parmi les académiciens qui avaient accordé leurs suffrages à la jeune femme, se trouvait Victor Cousin. Celui-ci était pair de France, professeur à la mode. Ce qui vaut mieux que tous les titres, il savait plaire aux femmes. Il plut. Au bout de peu de temps, Madame Colet, déjà bien disposée à son égard, lui témoigna sa reconnaissance de la meilleure façon qu'une jeune et jolie femme puisse la prouver à un homme.

Voici la première faute de Louise Colet. Nous ne sommes pas embarrassés de lui découvrir des excuses et j'invoquerai d'abord ce qu'elle n'aurait pas manqué d'invoquer elle-même et ce que toutes les femmes invoquent en pareil cas, souvent non sans raison. Si M. Colet, professeur d'harmonie au conservatoire, qu'on oublie de plaindre de ses infortunes conjugales tant il était nul, si M. Colet n'avait pas été un personnage insignifiant et maladroit, s'il avait su en imposer à sa femme, se faire aimer d'elle et lui procurer ce bonheur qui supprime et remplace tout, elle se serait moins pressée de chercher une distraction en livrant au public son premier livre, et,

plutôt que les suffrages des académiciens, elle aurait désiré ceux de son mari. Cette circonstance atténuante admise, nous devons tenir compte de la griserie du succès, de l'éblouissement de la provinciale d'hier écoutant réciter son poème à l'Académie, se voyant acclamée et approchant tout à coup des gens illustres. Comment le plaisir de la réussite et la fierté de ses relations nouvelles, des flatteries que lui valait sa beauté, ne lui auraient-ils pas montré sous un jour encore plus fâcheux l'intérieur banal et pauvre où elle s'ennuyait? Comment n'aurait-elle pas formé le vœu de s'en évader, d'avoir autre chose? En outre, l'homme qui la pressait de s'abandonner était un homme jouissant d'une renommée considérable, un homme qui l'avait obligée sans la connaître le moins du monde, sans rien attendre d'elle, par une sympathie spontanée. Victor Cousin possédait aux yeux de Louise Colet la séduction que la puissance exerce sur les femmes et l'avantage d'avoir estimé les vers du Musée de Versailles. Sans doute une grande différence d'âge les séparait puisqu'elle avait vingt-huit ans et lui quarante-six. Mais Victor Cousin était séduisant. Il avait eu plusieurs maîtresses et les femmes dont il était seulement l'ami le déclaraient un compagnon exquis et un causeur prestigieux, nous le savons par leurs lettres. L'amour de Louise Colet s'explique donc, tout naturellement. On s'est empressé de lui chercher des motifs intéressés. Certes, Victor Cousin jouissait d'un immense crédit et il était en position de servir une débutante. Rien, néanmoins, ne nous autorise à prêter une basse arrière-pensée à Louise Colet. Ses amours avec

Flaubert et Musset ne lui furent aucunement profitables, et, à cet égard, elle resta d'une délicatesse scrupuleuse. Dès lors, pourquoi lui adresser, au sujet de Victor Cousin, l'injure d'une supposition gratuite? Je n'ignore pas que son premier amant lui a rendu des services et qu'elle les a acceptés. Maintes fois, Cousin a galamment usé de son influence en faveur de sa belle amie, recommandant les pièces de théâtre, les articles, les nouvelles de Louise Colet, parlant d'elle à Sainte-Beuve ou à des journalistes influents, et, lorsqu'il fut ministre de l'Instruction publique, lui obtenant une pension en qualité de femme de lettres, pension qu'il eut grand mal à lui faire garder. Qui aura la sottise de condamner Louise Colet en la circonstance et d'accuser son utilitarisme? De ce qu'une femme profite des avantages résultant de la situation de son amant, s'ensuit-il forcément qu'elle a choisi cet amant à cause de la certitude où elle était de ces avantages? La femme, ici, est pauvre; elle va dans les bureaux de rédaction, offrant ses travaux; elle s'astreint, pour avoir des toilettes, à rédiger un courrier de la mode; elle réalise des prodiges d'économie pour recevoir. L'amant, lui, est comblé de titres, d'honneurs et de pensions. Il lui suffit de signer un billet, d'adresser non pas une prière, mais un ordre, pour tirer d'embarras sa protégée. Et il ne signerait pas ce billet! Et elle le refuserait! Vraiment, oui, Louise Colet est coupable d'un honteux calcul!

Mais cette femme si entendue à ses affaires qu'elle resta toujours dans une gêne voisine de la misère, si cupide auprès de ses amants qu'elle avait l'orgueil de

gagner sa vie elle-même et qu'elle devait peiner sans relâche plusieurs mois pour réunir la somme indispensable à un petit voyage en Italie, cette femme était encore, je vous le répète, d'un caractère irritable, et elle rendit Victor Cousin très malheureux. Du moins, on nous l'affirme. Voyez l'abnégation, la force d'âme, l'héroïsme du philosophe persécuté. Il garda dix ans la furie, dix ans, vous m'entendez, quand rien au monde ne l'y obligeait, quand il aurait pu, du jour au lendemain, reconquérir la paix. Bien mieux, malgré que Louise Colet eût la réputation d'être ennuyeuse et vindicative, Victor Cousin voulut se couvrir de ridicule et s'humilier jusqu'à rendre sa liaison publique, alors qu'il aurait été simple de la tenir cachée. Tout Paris la connaissait et savait que M. Colet n'était pas le père de la petite fille de Madame Colet. Sainte-Beuve s'amusait fort. Alphonse Karr, dans *Les Guêpes*, parlait de l'académicien et de sa maîtresse. Les gens de lettres suivaient curieusement les faits et gestes du couple illégitime. Chose étonnante, et qui ne manquera pas de surprendre les détracteurs de Louise Colet, on ne plaignait pas Victor Cousin d'avoir choisi l'irascible jeune femme. Bref, j'incline à croire que l'infortuné si fier de son esclavage, et qui l'a subi si volontiers et si longtemps, n'était nullement infortuné. Est-ce à dire que les amants n'eurent aucune querelle, aucune discorde ? Les lettres de Victor Cousin adressées à son amie témoignent du contraire. Louise Colet avait une existence pénible et difficile ; son humeur, parfois, s'en ressentait, et elle devenait nerveuse, inquiète, irritable. Avant de l'accuser, il serait

bon de réfléchir au travail acharné qu'elle fournissait, à sa gêne matérielle accrue par d'inutiles dépenses et une mauvaise organisation, aux luttes qu'elle soutenait, aux attaques stupides et grossières qui la blessaient. Victor Cousin ne se trompait pas en lui écrivant : « Votre tort est de vous laisser aller à la triste habitude de l'amertume dès que vous souffrez, oubliant, mon enfant, que l'amertume flétrit le cœur au lieu de le calmer. Naturellement vous n'êtes pas méchante. Vous seriez même bonne, si vous étiez heureuse. Mais la souffrance est au-dessus de vos forces. » En tout cas, Victor Cousin ne fut pas non plus sans reproches. Il avoue qu'il était violent quitte à regretter ensuite ses colères, et il se conduisit avec un mauvais goût et un manque de tact complet en disant du mal des femmes-auteurs dans son étude sur *Jacqueline Pascal* : « Que dirons-nous de la femme-auteur ? se demande-t-il. Quoi ! La femme qui, grâce à Dieu, n'a pas de cause publique à défendre, s'élance sur la place publique, et sa pudeur ne se révolte point à l'idée de découvrir à tous les yeux, de mettre en vente au plus offrant, d'exposer à l'examen et comme à la marque du libraire, du lecteur et du journaliste ses beautés les plus secrètes, ses charmes les plus mystérieux et les plus touchants, son âme, ses sentiments, ses souffrances, ses luttes intérieures ! Voilà ce que nous avons beau voir tous les jours... c'est ce qu'il nous sera éternellement impossible de comprendre. » Ce philosophe effarouché que l'impudeur et les beautés les plus secrètes de Louise Colet ne choquaient pas dans l'intimité, aurait dû choisir pour maîtresse sa bonne ou sa blanchisseuse, comme

beaucoup d'autres philosophes, ses frères. Ainsi aurait-il évité les graves inconvénients qu'il signalait et dont il s'avisait un peu tard. Enfin, Victor Cousin ayant assuré l'avenir de son enfant, les deux amants se séparèrent. Cousin avait cinquante-sept ans. A cinquante-sept ans, il est raisonnable de se reposer et les complications sentimentales n'offrent plus d'attraits. Soyez certains que l'académicien moins vieux et moins fatigué se serait accommodé durant dix nouvelles années de l'étalage public des charmes mystérieux et des sentiments de l'irascible femme-auteur.

Quand on examine la vie de Louise Colet et les jugements portés sur sa personne et sur son œuvre, on va de surprise en surprise. De quelle façon, par exemple, expliquer qu'une créature odieuse et sans talent ait inspiré tant d'amitiés fidèles, de dévouements et d'admiration chez les meilleurs, les plus grands et les plus difficiles de ses contemporains? Les faits sont là. Madame Récamier ne se laissait point aisément approcher. Elle désira connaître Louise Colet, et, du jour où elles se rencontrèrent, une affectueuse intimité s'établit entre elles. L'amie de Chateaubriand et l'auteur de *Penserosa* passaient ensemble des journées entières. Madame Récamier comparait sa vibrante et enthousiaste compagne à Madame de Staël. Bientôt leurs rapports se resserrèrent au point que Madame Récamier donna à Louise Colet cette marque de confiance insigne de lui livrer la copie des lettres qu'elle avait reçues de Benjamin Constant. Le droit était accordé à Louise Colet de publier les lettres après la mort de Madame Réca-

mier. Elle les publia, eut un procès en dépit de la permission, et l'édition fut confisquée. Béranger, très célèbre alors, témoignait à la jeune femme une paternelle sollicitude. Il lui donnait des conseils littéraires et lui prêchait l'économie et la prévoyance, intervenait dans ses embarras et la réconciliait avec Cousin. En lui adressant ses chansons, il lui écrivait : « Il est des gens qui ont besoin d'un peu de broderie pour être admis dans la bonne compagnie. Mes chansons ressemblent beaucoup à ces gens-là; elles seront bien fières, madame, si vous daignez leur faire un gracieux accueil, et surtout si vous les placez non loin des beaux vers qui vous donnent le droit d'être difficile pour ceux des autres. » Ailleurs, il renchérrissait sur ce premier éloge. « Vous avez tout ce qu'il faut, affirmait-il, pour prendre la mesure de vos contemporains, et surtout d'un homme comme moi, qui n'ai qu'un talent limité au sens commun, et peu de chose en plus. » Chateaubriand ne craignait pas de dire à Louise Colet : « Choisissez parmi les poètes qui ont de la gloire : ils tiendront à honneur de prédire la vôtre. » Victor Hugo écrivait fréquemment à la poétesse, lui parlait en termes louangeurs des livres d'elle qu'il recevait et prenait le soin de les commenter longuement. Cousin avait une excellente opinion des vers de son amie. Flaubert ne lui ménageait pas les éloges : « Soigne bien tes vers, lui recommandait-il; au point où tu en es maintenant, tu ne dois plus te permettre un seul vers faible. » Louis Bouilhet lui prédisait l'immortalité : « Chère sœur, vous serez reniée, insultée, découragée par les imbéciles et par les pédants, ces deux plaies de l'art.

Mais, voyez, il est bon de se dire quelquefois, même dans les heures désespérées : je n'ai qu'à mourir pour avoir ma couronne et ma gloire incontestée. » Nous n'avons pas fini de nous étonner. Par quel miracle un grand nombre de gens illustres consentaient-ils à venir s'ennuyer chez une femme médiocre et méchante ? Car ils fréquentaient chez elle. On voyait dans le salon de Louise Colet Mignet, Villemain, Pongerville, Théophile Gautier, Alfred de Vigny qui ne se prodiguait pas en général, tous les auteurs, tous les hommes politiques notoires. Que signifient cette assiduité, cette constance dans l'amitié, cette unanimité dans l'éloge ? Il me sera répondu, avec un malicieux sourire, que Louise Colet était belle. La remarque ne constitue pas une explication suffisante et je me demande en quoi la beauté de la jeune femme justifiait la sympathie de Madame Récamier. On m'objectera encore que certains écrivains n'aimaient pas Louise Colet et méprisaient ses œuvres. A ma connaissance, Sainte-Beuve était le seul dans ce cas. Il refusait obstinément de parler d'elle et lui avait voué une inimitié qu'elle lui rendait de tout cœur. Mais, dès qu'il s'agit de Sainte-Beuve, que savoir à coup sûr ? En se souvenant de ses déceptions de mauvais poète et de romancier impuissant, il a toujours oublié d'être désintéressé. Et puis, les motifs qui déterminaient ses antipathies et ses admirations avaient des rapports avec l'amour qu'il aurait voulu inspirer, non avec l'amour des lettres. D'une fatuité imbécile, prétentieux jusqu'à perdre la notion du grotesque, racontant ses bonnes fortunes, avec la discrétion d'un commis-voyageur, pour se convaincre

qu'il les avait eues, il ne se consolait pas de sa calvitie, de son gros nez, de ses joues flasques, de son aspect vulgaire, il enrageait de ses échecs et de sa laideur, et il ne pardonnait pas qu'on l'eût remarquée. Louise Colet l'avait remarquée, et il l'avait su. Peut-être même avait-elle repoussé les avances du galantin. Après cela, elle aurait pu écrire l'un des plus beaux livres de notre langue, Sainte-Beuve aurait gardé le silence.

Revenons, s'il vous plaît, aux amours de Louise Colet. La robuste jeunesse de Flaubert la consola de la débile vieillesse de Victor Cousin, et elle supplicia Flaubert, nous est-il rapporté, comme elle avait supplicié Victor Cousin. Comme Victor Cousin, l'auteur de *Madame Bovary* ne repoussait pas la souffrance et il prolongea ses tortures à plaisir, huit années durant. Déconcertante Louise Colet qui avait l'art d'être aimée en infligeant les pires angoisses ! Si nous réunissions ce que l'on a écrit contre Louise Colet à propos de Flaubert, nous formerions un volume. Les reproches qu'elle encourt sont innombrables ! Flaubert habitait Croisset, en Normandie, et elle avait l'outrecuidance de ne pas se contenter des belles lettres qu'il écrivait et de lui demander de venir la voir à Paris. Il lui fallait la présence de l'être qu'elle aimait, et elle se plaignait de la rareté de ses visites. Ne poussait-elle pas l'importunité au point de lui proposer d'aller, elle, le rejoindre ! Son amant lui envoyait parfois des lettres froides et sans élan ; elle se permettait d'être inquiète et jalouse, et de ne pas le lui cacher. Dans sa correspondance, Flaubert discutait à perte de vue sur l'art et la littérature ; Louise Colet souhaitait qu'il s'inté-

ressât davantage à elle, à ses occupations, à leur tendresse, et elle osait réclamer. Elle sentait parfaitement que Madame Bovary avait, dans la vie de Flaubert, une importance bien plus grande que Louise Colet, et, chose extraordinaire, elle en était choquée. La chipie, elle pleurait en attendant Flaubert, et ses larmes tachaient ses lettres ! La sotte, elle trouvait son amant beau, intelligent, spirituel, génial ! La niaise, elle était sentimentale et expédiait à Croisset son portrait et de petites fleurs dans ses enveloppes ! La perverse, elle aimait les caresses du jeune homme ! L'impudique, elle convenait que ses nuits solitaires étaient lugubres ! Et, suprême faute, faute impardonnable, le jour où Flaubert en eut assez d'elle, elle n'était point lasse de lui, et essaya de défendre son amour. Enfin, odieuse au dernier point, elle conserva de la rancune de cet abandon brutal. Je ne dissimulerai pas mon impression : en lisant l'admirable correspondance de Flaubert, on s'aperçoit que ce parfait écrivain fut un amant imparfait, et les torts ne sont pas du côté de la maîtresse dans cette liaison où elle a donné bien davantage qu'elle n'a reçu. Flaubert aimait la littérature d'abord, son repos ensuite, et les femmes ont tenu une place médiocre, pour ne pas dire nulle, dans sa vie. Jusqu'à vingt-trois ans sa curiosité s'était bornée aux livres. Il n'éprouvait à l'égard de Louise Colet, dont il a été au contraire le grand amour, qu'un goût sensuel très vif, et encore à la condition de le satisfaire rarement. Elle n'était pas dupe, comprenait qu'elle n'occupait pas dans le cœur et l'esprit de son ami la place à laquelle elle croyait avoir droit, et, incapable de se libérer, subissait mal l'humiliation

de sa dépendance. Loin d'accuser Louise Colet des tristesses et des colères légitimes qu'elle a ressenties, des griefs et des réclamations qu'elle a formulés, de la jalousie et des soupçons qu'elle a eus, je demeure confondu qu'une femme ne renonce pas à son amour en comptant si peu dans la vie de l'homme qu'elle a choisi et en étant traitée avec la désinvolture dont Flaubert usait et abusait envers sa maîtresse. D'ailleurs, il ne dissimulait pas son impuissance d'aimer, son incapacité à se livrer entièrement : « C'est bien moi, cela ! écrit-il à Louise Colet. C'est bien dans ma pitoyable nature ; tu ne m'aimerais pas, j'en mourrais, tu m'aimes et je suis à écrire de t'arrêter. » Il la prévient qu'il est hésitant, d'humeur changeante : « Je suis avant tout l'homme de la fantaisie, du caprice, du décousu. » La gentillesse est ravissante. Et quelle charmante perspective pour la femme dans cette interrogation de l'amant à qui elle vient de se livrer : « Me comprendras-tu jusqu'au bout, supporteras-tu le poids de mon ennui, mes manies, mes caprices, mes abattements et mes retours emportés ? » Afin de l'encourager à tout supporter, il constate : « Je porte en moi la mélancolie des races barbares, avec leurs instincts de migrations et leurs dégoûts innés de la vie qui leur faisait quitter leur pays comme pour se quitter eux-mêmes. » Désireux de préciser qu'il ne faut pas compter sur lui, qu'il manque d'un jeune et sincère enthousiasme, et qu'il a vite fait de se reprendre, l'ivresse passée, il avoue encore : « La déplorable manie de l'analyse m'épuise. Je doute de tout, et même de mon doute. Tu m'as cru jeune et je suis vieux... Qu'on ôte l'exaltation nerveuse, la fantaisie de l'esprit, l'é-

motion de la minute, il me restera peu. Voilà l'homme dans sa doublure. » Des confidences de ce genre me paraissent justifier le manque de confiance et les révoltes de Louise Colet. Quelle femme aussi aimerait en sécurité, ne serait triste et perplexe, et ne protesterait, lorsque son amant ne cesse de lui parler de la rupture prochaine, de l'inévitable rupture ? Si elle ne se lasse pas, elle est horriblement malheureuse. Flaubert ne manque jamais de tenir à Louise Colet des propos de ce genre. A peine est-elle devenue sa maîtresse qu'il évoque la fin de leur liaison et implore déjà son pardon pour le mal qu'il causera plus tard. L'idée lui est chère. Il y revient dans une autre lettre avec une regrettable insistance : « Je me dis toujours que je vais faire ton malheur, que sans moi ta vie n'aurait pas été troublée, qu'un jour viendra où nous nous séparerons (et je m'en indigne d'avance). Alors la nausée de la vie me remonte sur les lèvres, et j'ai un dégoût de moi-même inouï, et une tendresse toute chrétienne pour toi. » Littérature ! Un amant sincèrement épris envisage-t-il le terme de sa passion, et qu'était-ce donc qui obligerait Flaubert à quitter Louise Colet ? On se le demande et elle se le demandait elle-même. La pensée de la tendresse toute chrétienne qu'elle inspirerait ne suffisait pas, j'imagine, à la consoler, et non plus à la rassurer sur la fougue et la sincérité de l'amour présent de l'écrivain. Malgré les bizarreries de son amant, Louise Colet, plus éprise et moins compliquée, essayait de ne pas se décourager, et elle s'étonnait que Flaubert ne lui adressât point les grands mots et les serments d'usage. « Depuis que nous nous sommes dit que nous nous aimions,

répliquait-il, tu me demandes d'où vient ma réserve à ajouter « pour toujours ». Pourquoi ? C'est que je devine l'avenir, moi ; c'est que sans cesse l'antithèse se dresse devant mes yeux. Je n'ai jamais vu un enfant sans penser qu'il deviendrait vieillard, ni un berceau sans songer à une tombe. La contemplation d'une femme me fait rêver à son squelette. » Le passage aurait enchanté Victor Hugo, mais Louise Colet?... Il est impossible de prendre mieux ses précautions en vue de la séparation, et le squelette est du dernier galant. Lorsque Flaubert, à certaines minutes, était silencieux auprès de Louise Colet, elle n'avait pas besoin de l'interroger, elle était renseignée sur les méditations auxquelles il se livrait. L'auteur de *Madame Bovary* excellait dans les réflexions moroses qui, adressées à une maîtresse, même intelligente, même très supérieure, sont déplacées. Les femmes nous veulent joyeux, transfigurés et absorbés par leur amour. On doit leur laisser l'illusion qu'elles ont accompli le miracle de nous renouveler. Flaubert restait triste, gardait sa personnalité inquiète et n'oubliait pas les tyranniques soucis de son labeur. Il expliquait à sa correspondante que l'amour n'est pas infini. Le ciel est infini à cause de ses étoiles, la mer à cause de ses gouttes d'eau, le cœur à cause de ses larmes. L'amour, non. Louise Colet était prévenue. Et Flaubert, en guise de consolation, lui persuadait de travailler parce que le travail seul ne ment pas et ne trompe pas. A coup sûr, il aurait été dommage que Louise Colet absorbât Flaubert au point de l'empêcher de travailler et de rester lui-même. Je dis seulement que s'il avait beaucoup aimé sa maîtresse, il ne

lui aurait pas écrit de cette façon. Je ne dis que cela, mais cela explique la mauvaise humeur de Louise Colet. Il ne lui était pas assez permis d'ignorer que le travail était tout pour son amant, et l'amour peu de chose. Jamais Flaubert ne lui a accordé la grâce de s'efforcer de la comprendre ; il n'a jamais eu ces délicates intuitions qui sont la preuve du véritable amour, cette indulgence qui témoigne d'une profonde tendresse ; selon l'expression courante, il ne se mettait pas à sa place ; il jugeait selon ses goûts, son tempérament, son caractère à lui, non selon ses goûts, son tempérament, son caractère à elle. Se plaignait-elle de la vilenie d'un journaliste, de l'hostilité d'un critique, il répondait : « Qu'est-ce que ça f..., tout cela ? Il n'y a de défaites que celles qu'on a tout seul, devant sa glace, dans sa conscience ? » Elle se désole, loin de lui. Il la reconforte en ces termes : « Oh ! va, aime plutôt l'Art que moi. Cette affection-là ne te manquera jamais, ni la maladie ni la mort ne l'atteindront. Adore l'idée, elle seule est vraie parce qu'elle seule est éternelle. » Elle pleure en l'attendant ; il s'apitoie à sa façon : « Ta douleur m'afflige, tu m'aimes trop, ton cœur est trop prodigue ; il y a d'excellentes choses dans les conseils de Phidias (Phidias était le sculpteur Pradier chez lequel ils s'étaient connus), il est fâcheux seulement que ses conseils presque toujours aient cela de fâcheux qu'on ne puisse les suivre. Si tu pouvais l'imiter, ce bon Phidias, tu serais plus tranquille sinon plus heureuse... Quel ordre dans son être ! comme il continue son œuvre, serein et fort ! L'Art, tu le vois, lui en sait gré et le récompense par les mâles satisfactions qu'il lui pro-

cure. » Admirons le culte de l'art chez Flaubert, mais convenons que l'art n'avait rien à faire ici et que ces lignes attesteraient une surprenante maladresse, si le manque d'affection ne suffisait à expliquer l'incompréhension du grand écrivain. Outre qu'il ne tenait aucun compte des alarmes, des chagrins de Louise Colet, et qu'il ne la comprenait pas, il ne se souciait guère de la vie de la jeune femme, de ses déboires et de ses succès. Aux yeux de Flaubert, personne au monde n'était plus intéressant que Flaubert, rien au monde n'était plus digne d'attention que les lectures, les promenades, les rêves de Flaubert. Il était question de jouer un drame de Louise Colet. Elle parlait de ce drame dans ses lettres. Savez-vous ce que l'auteur de *Madame Bovary* répond ? Il déplore de ne pas connaître la Chine, il le déplore longuement, accorde deux lignes au drame en question, et, de nouveau, se raconte. S'occupe-t-il plus sérieusement d'un livre, d'une étude, d'un poème de Louise Colet, il ne cherche là qu'un prétexte à émettre ses idées sur la littérature, l'art, les voyages, l'humanité, à narrer ses efforts, ses déconvenues, ses occupations, à expliquer ses haines et ses enthousiasmes. Inlassablement, il s'analyse et se commente. C'est tant mieux pour nous, mais c'était tant pis pour Louise Colet, et elle n'avait pas tort de se montrer froissée en recevant ces longues épîtres où il était à peine question d'elle, écrites non par amour, non par besoin de se livrer et de se révéler à l'être chéri, mais par besoin d'écrire, de se parler à soi-même dans la solitude de Croisset. La froideur de Flaubert, son manque de divination, son habitude intempestive d'évoquer la rupture et de laisser com-

prendre que l'art seul lui tenait à cœur, n'étaient pas les seuls motifs d'irritation et de tristesse de Louise Colet. Flaubert avait de pires indécicatesses. Quand il ne déclarait pas à son amie que les femmes sont incapables d'un appétit désintéressé du beau, il la chargeait de remettre une lettre à une Madame F. qu'il avait aimée jadis, beaucoup quoique platoniquement, lui racontait-il, et Louise Colet avouait-elle qu'elle était jalouse de Madame F. ou d'un modèle de Pradier qu'elle croyait avoir été la maîtresse de Flaubert, il écrivait : « J'ai été très étonné de ton aveu. Quand elle serait belle après tout, cette femme, et quand même il y aurait eu quelque chose entre nous deux, est-ce que ça te ferait peine ? Les femmes ne comprennent pas qu'on puisse aimer à des degrés différents, elles parlent beaucoup de l'âme, mais le corps leur tient fort au cœur, car elles voient tout l'amour mis en jeu dans l'acte du corps ; on peut adorer une femme et aller chaque soir chez les filles. » C'est exactement la consolation qu'attend une femme jalouse. N'est-ce pas ? L'indécatesse de Flaubert est encore dans le médiocre empressement qu'il mettait à obliger Louise Colet. Celle-ci, gênée d'argent, lui avait confié un album d'autographes de gens illustres, pour qu'il le vendît. Il ne songea pas à venir en aide à son amie, et s'acquitta de sa mission lentement, en rechignant. Louise Colet était plus généreuse. Elle lui faisait des cadeaux et lui avait donné un porte-cigare orné de la devise *Amor nel cor*. Avec une rare pudeur, le romancier s'est souvenu de ce détail dans *Madame Bovary*. « Outre la cravache à pommeau de vermeil, lisons-nous, Rodolphe avait reçu un cachet avec cette

devise : *Amor nel cor.* » Le procédé est douteux. Il est vrai que Louise Colet usait d'un procédé bien plus douteux en adressant à Flaubert, pour qu'il eût l'orgueil de se savoir le préféré, les lettres du vieux Victor Cousin. Hâtons-nous d'ajouter que Flaubert n'était pas du tout choqué. Au contraire, il se réjouissait : « Merci de l'envoi de la lettre du philosophe. J'ai compris le sens de cet envoi. C'est encore un hommage que tu me rends, un sacrifice que tu voudras me faire... Tu me donnes tout, pauvre ange, ta gloire, ta poésie, ton cœur... ; tu me prodigues tes richesses pour ma satisfaction et pour mon orgueil. » Et lui que donnait-il au pauvre ange qui lui donnait tout, à la femme qui, dans sa volonté de s'attacher un amant difficile et rebelle, en arrivait à un manque de tact absolu ? Ce qu'il donnait, vous allez le savoir. Lisez : « Je t'aime, va, et quand tu me dis que j'ai peut-être fait pour des femmes vulgaires ce que je fais pour toi, je ne l'ai fait *pour personne*, personne, je te le jure. » Nous attendons une preuve d'amour étonnante. Continuez ; la voici : « Tu es bien la seule et la première pour laquelle seulement j'aie fait un voyage, et que j'aie assez aimée pour cela. » Se rendre à peu près chaque mois à Paris, quel sacrifice et quelle abnégation suppose ce sacrifice ! Le moyen de ne pas sourire devant la candeur et l'inconscience d'un tel égoïsme ! Finissons. Ne continuons pas d'interroger la correspondance de Flaubert ; nous y trouverions quantité de traits analogues et que l'écrivain se dispensait fréquemment d'accomplir le voyage qu'il estimait un témoignage d'amour sans pareil, en invoquant la mauvaise santé de sa mère, ou même, sans excuses

ni périphrases, son désir de travailler. Nous y trouverions des couchers de soleil à Croisset, l'explication du labeur effroyable que nécessitait la mise au point d'un chapitre de *Madame Bovary* ou de *Salammbô*, des nouvelles de la santé de Madame Flaubert, les tics et les manies de celle-ci, des dissertations philosophiques, nous y trouverions tout, excepté Louise Colet, excepté de l'amour pour Louise Colet. Evidemment, il arrive à Flaubert d'affirmer à sa maîtresse qu'elle est bonne, douce, supérieure et belle, et de lui promettre, insigne honneur, qu'elle figurera dans ses *Mémoires* ; il lui arrive de déclarer qu'il rêve en face du mouchoir, des cheveux et des pantoufles de la bien-aimée, et que l'amour qu'elle lui prodigue est le plus complet, le plus entier et le plus beau. Mais que ces témoignages de tendresse sont rares ! Comme il faut les chercher pour les trouver ! Et quelle hâte met Flaubert à parler d'autre chose, à revenir à ce qui l'occupe vraiment, à ce qu'il aime surtout ! Cette liaison, avec des scènes, des brouilles, des reprises, des trahisons, des querelles, la longue interruption du voyage de Flaubert en Grèce, cette liaison fut triste et laide. Mais, je le répète, l'attitude de Louise Colet aurait été bien différente si elle avait été vraiment aimée, aimée pour elle, et non pour une ou deux nuits de plaisir, chaque mois. Flaubert lui écrivait : « J'avais cru dès le début que je trouverais en toi moins de personnalité féminine, une conception plus universelle de la vie ! Mais, non ! Le cœur, le cœur, ce pauvre cœur, ce bon cœur, ce charmant cœur avec ses éternelles grâces, est toujours là, même chez les plus hautes, même chez les plus grandes ! » Le grand

reproche, le reproche bizarre et inattendu que mérite Louise Colet est contenu ici. Elle a aimé avec son cœur, et avec tout son cœur, quelqu'un qui n'en demandait pas tant, qui ne pouvait pas lui rendre ce qu'elle livrait d'elle-même, qui n'avait pas une force et une ardeur d'amour correspondant à la sienne. Au lieu de nous indigner de la jalousie et des impatiences de Louise Colet, considérons qu'elle a accepté le peu que lui accordait Flaubert, qu'elle s'est obtinée à l'aimer en ne s'illusionnant pas sur la médiocrité du sentiment qu'elle inspirait, bref qu'elle s'est contentée de ce dont la plupart des femmes n'auraient pas voulu. De deux amants, celui qui aime le plus est infailliblement, pour son partenaire et pour les spectateurs de la liaison, le gêneur, le tyrannique, le maladroit et l'insupportable. Aucun intérêt d'aucune sorte, ni matériel, ni moral, ne retenait Louise Colet auprès de Flaubert. Cependant, cette orgueilleuse, faisant bon marché des humiliations et des rebuffades, tolérant de compter la dernière dans une vie que le labeur et les affections familiales remplissaient, n'hésitait pas, ses révoltes et ses colères passées, à revenir à l'écrivain. Elle le rappelait et le désirait encore. Ils se quittèrent vilainement. Un soir, Louise Colet et Flaubert étaient réunis. Louise Colet, sentant croître la froideur de Flaubert, éclata en reproches. Le romancier, assis au coin de la cheminée, regardait brûler une bûche. « Je mesurai, a-t-il raconté, l'angle de cette bûche à la tempe de cette femme irascible, vraiment intolérable. Puis une vision passa devant mes yeux : les gendarmes, la cour d'assises... Brusquement, je me levai et je pris la porte. » Cette femme, comme

dit Flaubert, n'avait pas seulement le tort d'être irascible, elle avait de graves ennuis pécuniaires, et son amant n'était pas généreux. Il était temps de disparaître. En effet, ils ne se revirent pas. On a écrit, pour se moquer de Louise Colet et montrer son importunité, qu'après la rupture, elle guettait les arrivées de Flaubert à Paris, que, le cœur et la chair toujours inassouvis, elle essayait de le rencontrer, et que l'auteur de *Salammbô* en était réduit à circuler dans un fiacre dont les stores étaient baissés. Pardonnez-moi, la gaieté de la situation m'échappe, et je suis ému de la misère de Louise Colet. Elle avait aimé, elle aimait sincèrement. Si Flaubert l'avait payée de retour, elle l'aurait aimé mieux, et il aurait eu moins à se plaindre d'elle. Pardonnez-moi également de ne pas m'indigner outre mesure des portraits peu flatteurs que Louise Colet a tracés de Flaubert dans quelques-uns des livres qu'elle publia après leur séparation, *Une histoire de soldat*, *Les Pays lumineux*, et du récit qu'elle a fait de leur liaison dans *Lui*. *Lui* n'est pas un réquisitoire contre Flaubert, — et Louise Colet, moins discrète, aurait pu être terrible, — mais j'accorde que Flaubert est fort malmené dans *Les Pays lumineux* et dans certains vers de la poétesse. Toutefois, modérons notre révolte. En l'occurrence, Louise Colet n'est pas plus blâmable que la majorité des romanciers qui nous racontent, eux aussi, leurs amours, ou les petits scandales de leur famille, qui se moquent de leurs amis, les caricaturent ou les noircissent, et dont les livres nous répugneraient et nous scandaliseraient, si nous connaissions, comme c'est le cas pour les ouvrages de Louise Colet, les circonstances et les êtres choi-

sis. Je ne suis pas sympathique aux attaques et aux confidences de Louise Colet, mais je leur accorde toute mon indulgence. Et puis, la haine, c'est encore de l'amour, le besoin d'évoquer le passé, c'est encore de la tendresse, et ce besoin d'évoquer le passé, chez Louise Colet, sa haine contre Flaubert, n'étaient que l'impossibilité de se débarrasser du souvenir du romancier, et cela nous garantit la force et la sincérité de la passion de la délaissée. Flaubert, du jour qu'il eut quitté son amie, négligea de se souvenir d'elle ou d'en parler. La remarque atteste d'une façon définitive qu'il l'aima très peu.

*(La fin au prochain numéro.)*

ALBERT DE BERSAUCOURT.

---

58825

# LE TEMPS PRÉSENT

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

## SOMMAIRE

|                               |                                                |    |
|-------------------------------|------------------------------------------------|----|
| BERNARD COMBETTE .....        | Rancœur Equatoriale.....                       | 3  |
| J. LAROCHE (Jacques Sermaize) | Poèmes.....                                    | 21 |
| ALBERT DE BERSAUCOURT..       | L'autre Louise Colet (fin) .....               | 24 |
| PAUL JAMATI.....              | Au bruit des vagues ; Vision ( <i>poèmes</i> ) | 39 |
| R.-A. STREATFEILD.....        | Granville Bantock.....                         | 41 |
| (trad. L. Pennequin)          |                                                |    |

CHRONIQUE DU MOIS : *Les Poèmes* : HENRIETTE CHARASSON : Livres de G. Apollinaire et Albert-Jean. — *Les Romans* : HENRI CLOUARD : Laure, par Em. Clermont. — *Critique et littérature* : ALBERT DE BERSAUCOURT : Livres de MM. Alph. Séché, Henri de Régnier, Remy de Gourmont, V.-E. Michelet, M. Coulon, E. Tavernier, Paul Lafond, etc. — *Les Livres d'histoire* : ANDRÉ DELACOUR : Témoins des jours passés, par Et. Lamy. — *Parmi les Livres*. — *Le Mouvement des Idées* : ROGER AUDOUIN. — *Le Théâtre* : G. LE CARDONNEL : Marthe et Marie ; Le trouble-fête ; La gloire ambulancière ; Le Furet ; L'honnête fille. — *La Musique* : PAUL LE FLEM : Le Chant de la Cloche, par Vincent d'Indy. — *Courrier des Lettres et des Arts* : JOSÉ DE BÉRY.

Le Numéro : 1 fr. 25. — Etranger : 1 fr. 50.

PARIS

76, RUE DE RENNES, 76

Tél. 739-29

## L'autre Louise Colet

(Suite et fin)

---

*Madame Bovary* retenant Flaubert dans son cabinet de travail, Louise Colet avait trop de loisirs, et, lasse d'être cavalièrement traitée, désirant peut-être échapper à une passion qui la rendait malheureuse, elle trompa Flaubert, amant invisible, durant six mois environ. Elle le trompa avec Alfred de Musset, et je crois bien que Flaubert connut son infortune, si l'on en juge par la violence presque absurde avec laquelle il attaque Musset, dans ses lettres à Louise Colet. Selon Flaubert, Musset n'avait écrit aucun chef-d'œuvre parce qu'il était trop spirituel et trop sentimental; il n'était pas artiste; son discours de réception à l'Académie Française témoignait d'une ignorance complète dans l'art du style, d'une platitude désolante et d'un odieux bourgeoisisme. Louise Colet avait meilleure opinion du poète, et elle le lui prouva. Comment se connurent-ils? Madame Martellet, la gouvernante de Musset, nous raconte: « M. de Musset avait fait la connaissance de Louise Colet le jour où il fut reçu à l'Académie. Elle le vit en sortant de l'Institut, et le fit prier de la recevoir. Elle vint un jour à la maison et demanda à M. de Musset qu'il voulût bien lire, à la prochaine séance, des vers qu'elle avait faits sur l'Orphelinat de Petit-Bourg. M. de Musset consentit à lire cet ouvrage, qui obtint une récompense de l'Académie. » A son tour, M. de Musset fut récompensé, mais pas tout de suite. On se

vit d'abord en bons camarades. Le poète, rimant d'algres strophes, se moquait de ses confrères de l'Académie. Louise Colet improvisait rondeaux et triolets. On lisait ensemble; on se promenait au Bois; on allait au théâtre, dans les musées. L'auteur de *Rolla*, précocement et terriblement usé par le plaisir, vieux et triste malgré sa jeunesse, singulièrement déchu, n'avait pas d'impatience. Il pouvait attendre. Quand elle eut cédé, il se fatigua vite, et, redoutant les trop grandes ardeurs de sa maîtresse, se dépêcha de la quitter sans cérémonie. Nous savons peu de choses de cette liaison. L'un des faits dont nous sommes certains, c'est que la pauvre Louise Colet manqua d'être dévorée par un lion, lors d'une promenade avec Musset, au Jardin des Plantes. Le poète, accompagné de Madame Martellet, allait souvent au Jardin des Plantes. Il y avait là un fauve superbe, appelé Marzo, récemment arrivé d'Afrique et qui refusait obstinément la nourriture que lui apportait son gardien. A la prière de celui-ci, Madame Martellet offrit un morceau de viande à Marzo, et Marzo, séduit tout à coup, se mit à manger. Les jours suivants, la gouvernante de Musset visitait régulièrement le bel animal, et elle le caressait en le quittant. Musset, témoin de la douceur de la bête, pria Louise Colet d'imiter sa gouvernante et de caresser le lion, elle aussi. Mais Louise Colet n'était pas Madame Martellet, et le lion furieux rugit violemment. « M. de Musset, écrit Madame Martellet, me raconta cette visite au lion, et nous en avons ri plusieurs fois. » Sa gaieté n'empêcha point le poète de composer un émouvant sonnet à propos du danger que Louise Colet avait couru. L'in-

cident est rapporté d'autre part, avec lyrisme et véhémence, dans *Lui*. En effet, le roman de Louise Colet est un récit de son aventure avec Musset (Alfred de Lincel) auquel elle ne cède pas, affirme-t-elle, à cause de son amour pour Flaubert (Léonce). Je vous l'ai dit, la vérité est différente. Louise Colet fut la maîtresse de Musset. Elle fut sa maîtresse sans enthousiasme, sans plaisir, par lassitude de l'égoïsme et de l'indifférence de Flaubert, en espérant qu'elle réussirait à oublier l'ermite du Croisset, et elle n'y parvint pas. « Que m'importait cet homme (Musset), avouet-elle dans *Lui*, que je ne pouvais aimer ? Ce n'était pas lui que j'attendais, c'était la jeunesse, la beauté, la force ! Albert, maladif et frêle, reste brisé et flétri de l'amour, m'intéressait comme un frère... » Léonce ou Flaubert représentait la jeunesse, la beauté et la force. Blâmons, si vous le voulez, la trahison de Louise Colet, mais sachons en découvrir le véritable sens, c'est-à-dire le souhait de s'affranchir d'un douloureux amour, et non un entraînement facile, un pervers besoin de plaisir. Ajoutons que Flaubert n'avait pas volé son... accident, et qu'il l'aurait aisément évité. Soit qu'il eût conscience de ses torts, soit que son peu de tendresse lui interdît d'être longtemps jaloux, il garda Louise Colet. Les rapports de la poétesse et de Musset se terminèrent très mal, d'une façon aussi disgracieuse et inélégante que la liaison avec Flaubert. Musset, décidément fatigué et craignant de succomber à l'aimable tentation que lui offraient les charmes de Louise Colet, avait remis à son concierge le portrait de sa maîtresse, en interdisant qu'on la laissât monter. La maîtresse eut le bon

esprit de ne pas s'adresser au concierge ; elle entra chez Musset, le tança d'importance et le secoua rudement. J'approuve la maîtresse. Le geste de l'auteur de *Rolla* méritait d'autres gestes, plus vifs. Elle ne garda pas rancune à son amant. Répétons-le, il faut avoir aimé et aimer encore pour détester. Le lendemain de la mort de Musset, Louise Colet proposa ses services à Madame Martellet, et elle écrivit un touchant poème à la mémoire du disparu.

Musset n'a pas seulement inspiré *Lui*. Personne n'ignore que George Sand a raconté ses amours avec le poète dans *Elle et Lui*, et que Paul de Musset a répondu à George Sand, dans *Lui et Elle*. Rassurez-vous, mon dessein n'est pas d'épiloguer sur ces trois livres. Tant de critiques, trop de critiques s'en sont chargés ! Mais il existe un petit ouvrage assez divertissant, encore que sans aucune valeur littéraire, dont on n'a pas parlé jusqu'à présent, me semble-t-il, et, dans ce petit ouvrage, nous voyons paraître George Sand et Louise Colet. Les deux femmes se détestaient, et leur inimitié s'explique par l'attitude peu sympathique que Louise Colet avait prêtée, non sans raison, à George Sand, dans *Lui*, en relatant l'histoire de Venise. Le petit ouvrage est intitulé, plaisanterie inévitable, *Eux*, drame contemporain en un acte et en prose. L'auteur anonyme signe *Moi*, autre plaisanterie inévitable. Je vous donne la liste des personnages. *Elle un*, c'est George Sand ; *Elle deux*, c'est Louise Colet ; *Nous*, désigne un notaire ; *Tien*, un domestique de *Lui* ou Alfred de Musset ; *Lui-même*, le frère de Musset. Cette satire parut en 1860. Elle comporte un prologue. Chose curieuse, l'auteur sem-

ble admettre la version de Louise Colet qui, nous venons de le voir, n'a point avoué sa faute avec Musset. Louise Colet, dans le prologue, déclare : « Si quelqu'un a le droit de faire entendre des lamentations, c'est moi qu'il a aimée, dans les derniers temps de sa vie, moi qui aurais pu le sauver peut-être, en faisant quelques concessions à cette nature puissamment passionnée, si j'avais eu le bon esprit d'oublier un instant ces secrets instincts de pudeur, dont une femme, bien élevée comme moi, est toujours esclave, quand elle n'en est pas victime. » Au début de la pièce, Tien, domestique de Musset, se désole de la perte de son excellent maître. Arrive Lui-même. Le frère et le domestique du poète s'attendrissent ensemble et vantent les qualités du mort. « Les maîtresses aimaient sa célébrité, s'indigne Lui-même ; elles n'ont pas regretté ce qu'il y avait d'admirable en lui : la bonté et la simplicité du cœur... Maintenant elles font du scandale autour de sa mémoire, comme des héritiers avides qui n'attendent que l'enlèvement du corps, pour se disputer lambeau par lambeau ce qui reste du défunt. » Musset, ayant mis dans son testament une clause réservée à la femme qu'il a le plus aimée, Lui-même pense qu'il s'agit de George Sand ou Elle un, et il charge Tien d'aller la chercher pour entendre la lecture du notaire. A peine le domestique est-il parti que Elle un, qui n'a pas attendu la convocation, se présente. La scène entre Lui-même et Elle un est très violente. Elle un jure qu'elle vient pleurer la mort de son amant. Lui-même n'en croit rien, et, du coup, il compare George Sand à un baromètre. « Que le soleil répande partout la vie et la gaieté, ou

que le soleil s'assombrisse et verse des larmes sur la nature en deuil, le mercure monte ou descend, sans que l'instrument qui le renferme en soit le moins du monde affecté. Ainsi des grandes organisations d'artistes comme la vôtre, Madame. Leur âme transparente semble faite pour montrer au public des émotions qu'ils réfléchissent sans les ressentir... Vous aviez besoin d'une scène touchante ; il vous fallait un frère versant des pleurs sur la mort de son frère, et vous venez étudier sur moi cet horrible phénomène de la douleur. » La comparaison barométrique ne plaît nullement à Elle un, et les deux interlocuteurs échangent des propos hostiles. Lui-même accuse Elle un de flétrir la mémoire du mort, de violer sa sépulture, de se faire un piédestal d'une tombe fraîchement remuée. Elle un répond que le monde lui prêtait un rôle odieux et qu'elle a dû se justifier. Elle un a, d'ailleurs, une excellente opinion de sa personne et croit que son amour servira la gloire de Musset. Lui-même riposte : « Laissez faire la postérité. Mon frère a laissé des vers immortels qu'on apprendra par cœur, et qui seront dans toutes les mémoires, alors qu'on se rappellera à peine le nom de vos héroïnes ; et peut-être le vôtre... » Lui-même annonce ensuite qu'il vengera son frère : « Vous avez fait le roman de cette liaison fatale ; moi, j'en ferai l'histoire ! Vous avez jeté sur la réalité un voile déjà trop transparent ; moi, je vous mettrai à nu !... » Elle un plaisante : « Quelle indécence ! » La violence du dialogue redouble et les furieux ne manqueraient pas d'en venir aux mains si l'arrivée de Tien ne les calmait. Cet imbécile de Tien s'est trompé. Il a été prévenir Elle deux ou Louise

Colet, au lieu de Elle un. Lui-même avait oublié d'écrire l'adresse sur le billet, et Tien a judicieusement réfléchi : « Si ce pauvre M. Edouard a fait un legs à l'une de ces dames, évidemment ce n'est pas à celle-ci qui l'a abandonné, mais plutôt à celle-là qui est la dernière. » Tien est réprimandé. Lui-même s'esquive et les deux femmes restent en présence. On se doute de l'amabilité de leur conversation. Elle deux affirme que le portrait de Musset tracé par Elle un n'a aucune ressemblance. Je transcris :

ELLE DEUX

Vos portraits ne ressemblent à personne.

ELLE UN

C'est qu'ils sont plus grands que nature, et je m'en fais gloire.

ELLE DEUX

Alors, ce sont des monstres... ce n'est plus là le portrait.

ELLE UN

Prenez garde que je ne vous donne raison en faisant le vôtre.

ELLE DEUX

Vous me devriez bien cela, à moi qui viens d'offrir le vôtre au public. On l'a reconnu, quoique je ne me pique pas de savoir peindre.

ELLE UN

Qui pourrait vous refuser le talent de la caricature ? N'avez-vous pas parodié indignement le plus beau génie poétique du siècle ?

ELLE DEUX

Vous osez mettre le pied sur ce terrain brûlant des récriminations, vous qui avez pris à tâche de nous le représenter comme un fou !

ELLE UN

La folie n'est souvent que l'explosion trop forte du génie ; c'est ainsi que je l'entendais. Et vous, madame, vous avez fait de cette riche nature, de cette organisation sublime, une sorte d'idiot,

tombé si bas dans l'échelle des êtres qu'il semblait apporter, dans ses amours forcenés, la rage et les instincts sauvages des bêtes fauves !

ELLE DEUX

Oh ! c'est trop fort !

ELLE UN

C'est tout simple. Pour donner à croire au public que vous l'aviez repoussé, il fallait bien en faire un objet de dégoût.

ELLE DEUX

Selon vous, c'est moi qui aurais recherché son amour, moi qui aurais fait les avances ?...

ELLE UN

Oui.

Elle deux croit triompher en montrant à son ennemie le billet qu'elle vient de recevoir et qui prouve qu'elle a été aimée puisque le poète ne l'a pas oubliée dans son testament. Elle un s'empresse de dire qu'elle n'a pas été oubliée non plus. Arrive Nous, le notaire. La dispute des deux rivales augmente d'intensité. Enfin on lit le testament dont je vous épargne l'éloquence, et Nous prononce ces mots : « Quant à elle — cette femme que j'ai tant aimée... » Le notaire est interrompu par Elle un.

ELLE UN

Voilà la clause qui me concerne...

ELLE DEUX

Ou moi !

Nous, à *Elle deux*.

Vous, ou madame, ou une autre. C'est une clause si mystérieuse qu'elle en devient amphibologique. Elle pourrait fort bien être frappée de nullité...

ELLE UN

C'est la dernière clause ?

NOUS

Oui, madame ; et il n'y a qu'une légataire.

ELLE DEUX

Les tribunaux décideront !

ELLE UN

J'y compte.

ELLE DEUX

Je suis dans mon droit.

ELLE UN

Moi aussi.

ELLE DEUX

Cette clause me concerne.

ELLE UN

Vous le dites ; mais on ne vous croira pas sur parole.

ELLE DEUX

Je fournirai des preuves.

ELLE UN

Lesquelles ?

ELLE DEUX

La date du testament, les marques d'affection du défunt, les promenades qu'on lui a vu faire avec moi dans les derniers temps de sa vie !...

ELLE UN

« Cette femme que j'ai tant aimée ! » Rappelez-vous ces mots qui vous condamnent... Il ne vous a jamais aimée, vous !

ELLE DEUX

On le voyait souvent chez moi, dans mon salon.

ELLE UN

Avez-vous la prétention d'être aimée de tous les gens qui vont chez vous ?

ELLE DEUX

S'il ne m'aimait point, il ne me détestait pas au moins !

ELLE UN

Vous voulez dire qu'il me haïssait ?

ELLE DEUX

Sans doute ; vous l'avez trahi !

ELLE UN

Moi ?

ELLE DEUX

Oui, vous.

ELLE UN

Moi, qui l'aimais comme une mère !

ELLE DEUX

Marâtre !

ELLE UN

Moi, qui veillais à son chevet...

ELLE DEUX

Pour épier les progrès du mal.

ELLE UN

Moi, qui lui versais...

ELLE DEUX

Du poison !

ELLE UN

C'est une horreur !

ELLE DEUX

Tout le monde le dit.

ELLE UN

Je vous attaquerai devant les tribunaux !

ELLE DEUX

Très bien ! Nous plaiderons.

LUI-MÊME

Vous n'avez pas assez fait de scandale comme cela, mesdames ?

NOUS

Un bon arrangement...

ELLE UN

Pas de transaction... je tiens à mon droit.

ELLE DEUX

Et moi au mien.

Nous

Vous me permettez d'achever la lecture ?

ELLE UN

Allez, Monsieur... Mais nous aurons un procès.

Nous

Je reprends : « Quant à elle — cette femme que j'ai tant aimée ! — je lui pardonne ma mort ! »

La stupeur et la fureur des deux femmes sont grandes. Les amantes mystifiées vont se retirer quand on introduit une pauvre femme du peuple accompagnée de sa petite fille. La pauvre femme ignore la mort de Musset, et vient prendre de ses nouvelles. En sachant qu'elle ne reverra plus son bien-aimé poète, la malheureuse tombe inanimée dans les bras de Lui-même. Cette pauvre femme, c'était Mimi Pinson. Lui-même s'adresse à Elle un et à Elle deux, et leur dit : « Hélas ! Mesdames, si vous aviez été capables d'aimer comme cette pauvre femme, mon frère ne serait pas mort ! »

Louise Colet est beaucoup moins attaquée que George Sand, dans *Eux*, mais elle l'est. Or, les reproches que lui adresse l'auteur de la satire sont absolument injustes. Louise Colet a pu montrer le poète débauché et violent, ce qui était la vérité, et ce dont elle a eu sans doute à souffrir, elle n'a jamais fait de lui un fou « apportant dans ses amours forcenées la rage et les instincts sauvages des bêtes féroces » ! Répétons, au contraire, que les confidences de *Lui*, à coup sûr déplaisantes, témoignent d'une réelle impartialité.

Si nous continuons, maintenant, à étudier la vie de Louise Colet, nous n'y trouverons guère que de

nouveaux motifs de lui accorder notre sympathie et de nouvelles preuves de l'estime où la tenaient ses contemporains. Sa vieillesse commençante ne l'empêchait pas de garder son courage et de suffire à l'écrasante besogne que nécessitait son manque de fortune. Elle rédigeait sans répit des nouvelles et des articles, composait un recueil des *Enfances célèbres* destiné aux enfants, ou des ouvrages de critique souvent très violents, comme ses *Dévotés du grand monde*. Avec cela elle conservait le goût de recevoir, et les questions sociales et politiques ne l'occupaient pas moins que la littérature. Elle protestait contre l'Empire, contre le pouvoir temporel du pape, contre l'asservissement des femmes. Elle n'avait pas, comme l'a écrit Barbey d'Aurevilly, une « vanité monstrueuse qui ne décoléra jamais ». Elle avait un goût de vivre, une activité que rien ne lassa. Et cette activité, qui était peut-être bien le besoin de s'étourdir, de ne pas penser à ses déconvenues sentimentales, à sa gêne matérielle, qui était peut-être aussi le désir de fuir la mortelle tristesse des femmes qui, ayant été très belles, assistent à la déchéance de leur beauté, cette activité la conduisit, sur le tard, en Italie, en passant par le midi de la France. Pour une femme négligeable, elle ne fut pas trop négligée, durant ce voyage. A Aix, ses concitoyens lui annoncèrent qu'ils voulaient placer son buste dans la bibliothèque de la Ville. Chacun lui faisait fête, et Mistral, s'imposant un long et pénible voyage, venait la saluer. Elle lisait des poèmes de Victor Hugo aux Arènes d'Arles, et on l'acclamait. Dès qu'elle est arrivée à Turin, nous la voyons en grande intimité

avec Cavour ; elle est choyée dans tous les salons. A Milan, Alexandre Manzoni la reçoit plusieurs fois et cause longuement avec elle. Prenez garde que la gloire de Manzoni était considérable. Ses *Hymnes sacrées*, où il avait célébré les principales fêtes de la religion romaine, ses tragédies, son roman des *Fiancés*, ses ouvrages historiques, la noblesse et la fermeté de son attitude politique et religieuse, lui assuraient une place tout à fait exceptionnelle, lui valaient un universel respect. Et il perdait son temps avec Louise Colet ? Mais, oui ! Et bien d'autres perdaient leur temps avec Louise Colet, qui n'étaient pas de moindres personnages : Garibaldi ou le cardinal Antonelli, par exemple. Lorsque ses visites et les fêtes auxquelles on la conviait lui laissaient des loisirs, Louise Colet, n'oubliant pas qu'elle était pauvre, rédigeait son livre *l'Italie des Italiens*, et elle essayait, aidée de ses illustres relations, de fonder *l'Annexion*, journal qui paraîtrait à Milan et dont elle attendait des merveilles. Ce journal ne parut pas. Retenue en France, la poétesse ne tarda point à repartir, et, dès le début de l'année 1864, elle se trouve à Rome. Son goût des voyages augmenta encore pendant la dernière période de sa vie. Elle allait en Provence, en Egypte, assistait à l'inauguration du Canal de Suez, et ces perpétuels déplacements ne nuisaient en rien à son labeur, ne l'empêchaient pas de garder sa vaillance, de lutter pour ses idées, de conserver, intacte, sa force d'enthousiasme. C'est ainsi que, pendant l'hiver de 1875, à San-Remo, fiévreuse et déchirée par une toux opiniâtre, elle reçut *l'Esprit nouveau*, d'Edgar Quinet, et montra, malgré tout, l'énergie

d'exprimer son admiration dans une longue étude. Louise Colet, quoique plus faible chaque jour, voulut regagner Paris. Elle y mourut le 8 mars 1876.

Peut-être, ayant lu ces pages où j'ai tenté de plaider la cause de Louise Colet, sera-t-on moins pressé de la mépriser et de la juger ridicule. Mais ce serait lui faire tort que de lui accorder seulement qu'elle a été capable d'un amour profond, qu'elle a témoigné d'une vaillance singulière dans l'adversité, d'un goût passionné des lettres, qu'elle n'avait pas le caractère haïssable, et l'orgueil imbécile qu'on lui a prêtés, et que ses amants l'ont beaucoup plus maltraitée qu'elle n'a maltraité ses amants. Elle mérite mieux que cela. Ses aventures ont fait oublier ses livres. Elle mérite que l'on se souvienne de ses poèmes, de ses romans, de ses récits de voyages, de ses études. La femme que Flaubert rangeait parmi les plus hautes et les plus grandes, comme il l'écrivait, et à laquelle il confiait toutes ses pensées, celle que les meilleurs écrivains et les meilleurs poètes de son temps recherchaient et approuvaient, n'est pas indigne de notre attention. L'Opéra-Comique ne reprend pas *l'Ingénue*, de M. Hippolyte Colet, professeur d'harmonie au Conservatoire, et le directeur de l'Opéra-Comique a raison comme les musiciens ont raison de négliger la *Panharmonie musicale* et autres élucubrations de M. Colet. Il n'est pas vrai que les œuvres de Louise Colet sont dignes du même sort. Oh ! je ne vous annonce pas un génie, et, en usant de ce procédé de critique assez vil qui consiste à isoler certains vers et certains passages d'une œuvre, l'on découvrirait facilement de quoi ridiculiser Louise Colet, qui n'ignora

souvent ni l'emphase, ni la grandiloquence, ni l'incohérence, ni le mauvais goût. Je ne vous annonce pas un génie. Je vous affirme seulement que, dans *Mezza Vita*, dans *Penserosa*, dans *Les Chants des Vaincus*, il y a des poèmes excellents. Louise Colet est poète par son inquiétude métaphysique, par son sentiment de la nature qu'elle sait regarder et peindre, par son choix des détails précis et pittoresques, par sa nostalgie des cieux et des contrées inconnus, par le sincère accent de sa mélancolie. Critique, elle a signé, dans *Les Dévotes du grand monde* et dans *Les Derniers Abbés*, des pages d'une âpreté et d'une malice que l'on n'a guère dépassées. *Lui*, roman véhément, ardent, pressé, n'a rien perdu de sa force et de son intérêt. Bref, Louise Colet n'est pas un grand écrivain ni un grand poète; elle est, parfois, un bon écrivain et un bon poète; elle est toujours un écrivain et un poète aussi intéressants que la plupart des auteurs de second ordre dont nous avons pris l'habitude de secouer la poussière afin de les relire. L'oubli où Louise Colet est tombée n'est pas moins injuste que sa détestable réputation.

ALBERT DE BERSAUCOURT.